

Vardar la route stratégique et policière : les colonies turques surveillèrent les passages, dressant minarets et corps de garde, juxtaposant leur quartier urbain sans jamais le confondre avec la ville grecque ou slave, de Salonique à Kœprulu (Vélès), de Kœprulu à Uskub (Skoplié).

De la citadelle de Skoplié, qui, de son plateau carré, défend à la fois la route du Kossovo, du Nord-Ouest, celle de la Morava, du Nord, on descend dans la plaine entre de vieux villages de pisé et de boue. La route suit la rive gauche du Vardar, tandis que le chemin de fer est construit sur la rive droite. Une trentaine de kilomètres sur la steppe, entre les marais. Puis les ondulations se rapprochent ; les fourrés buissonneux plaquent la roche, souvent nue. Dans les schistes et les calcaires durs, surmontés de mamelons ronds ou de crêtes dentelées, le Vardar a creusé la cluse de Taor, mouvementée, inégale. La route doit l'abandonner et grimper sur les hauteurs ; le chemin de fer s'y glisse, au prix de maints tunnels. Puis les feuilletés schisteux accumulent les éboulis, que couvre le *hrastalak*. De part et d'autre des ravins latéraux, colonnes, pyramides, chaos de grès. En bas, des saules argentés, des prairies, des encoignures de maïs. Dans un élargissement un village, rare, comme Vlakhtchané, le « Village des Bergers ». Nouvel étranglement : les grès ruiniformes, les calcaires dentelés ne laissent place qu'au torrent et au chemin de fer. Le plus nu, le plus âpre de tous les défilés du Vardar.

Soudain, la sauvagerie cesse. Le fleuve à nouveau se délasse en méandres. La route descend de la montagne, piétinée de petits ânes, qu'encombrent, selon la saison, les fagots de branchages, les hottes de maïs, de poivrons ou de raisins. On approche d'une autre étape, le double amphithéâtre de Vélès, flanqué du minaret turc et du beffroi municipal. Puis le fleuve s'engouffre encore : la *Velechka klissoura*, serrée dans les calcaires gris et les grès blanchâtres, ravinée de torrents latéraux, ne se prête qu'à quelques couvents mi-acrochés à ses versants. Des sables, des poudingues se mêlent au grès, et l'horizon s'éloigne encore.

C'est la plaine du Tikvech : cinquante kilomètres sur des mamelons nus. Sur les deux rives, les collines du flysch, éboulées, n'offrent, pour rompre leur monotonie jaunâtre, que quelques pointes gréseuses et boisées, que quelques gradins abrités, labourés. La grande gare de Gradsko indique encore un nœud de routes, la direction de Prilep, qu'un Decauville gagne aujourd'hui. Laissant la plaine, qui s'étale au Sud sur quatre terrasses néogènes, la route s'établit sur le flysch paléogène, où le fleuve a creusé son lit : le Vardar heurte sa rive gauche à ces hauteurs escarpées, mais molles, dans un air de décombres ; la rive droite, au contraire, offre une steppe ondulée, parsemée de moutons, coupée parfois de ravins abrités, que des villages cultivent : tel Koukouritchané, le « Village du Maïs ».

Une porte de pierres : c'est l'entrée du défilé de Dêmîr kapiia (Dêmîr kapou), que forçaient malaisément les armées — et les adversaires de la dernière guerre, Mackensen, Franchet d'Esperey, l'ont couverte d'inscriptions belliqueuses, lapidaires —. La porte franchie, dès le village de Klissoura, le « Défilé », la cluse est relativement large. Des grès jettent encore sur la vallée leurs tours de forteresse naturelle. Mais ce sont surtout des croupes boisées, monotones, tandis que, près du fleuve même, les platanes, les hautes tiges du maïs, les premiers mûriers annoncent les chauds effluves.

Le bassin de Valandovo est une autre échappée, une autre oasis : champs de coton et de tabac, vastes mûraies et larges routes, qui courent vers Stroumitsa